

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

En An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LE MUSELAGE DES SYNDICALES Qui Canera ?

DÉGUEULAGE PATROUILLARD DE LAFARGUE

Watrinade d'un Proprio Marseillais



C'EST-Y LA GUERRE ?

Qui donc se souvient que Ferry-Charogne fit expulser les jésuites, par des larbins du calibre d'Andrieux ?

Personne, foutre. C'est si vieux !

Puis, à moins d'être cruche au dernier point, qui donc ignore que cette expulsion était une frime pour faire perdre de vue au populo la solution de la Question Sociale.

En effet, deux heures après l'expulsion, les jésuites se renquillaient dans leurs belles turnes, et le roussin Andrieux touchait de côté pour ne pas les voir.

Depuis lors, les jésuites ont continué à violer les lois de la Publique, avec autant p'aplomb qu'ils violent les marmots que

des andouilles de parents ont le tort de leur confier.

Non contents de se réinstaller dans leurs places toutes chaudes, les jésuitards ont fait tâche d'huile, nom de dieu, y en a partout !

Leurs congrégations ne sont pas autorisées, la belle foutaise !

Ce à quoi ils sont bougrement autorisés, c'est à abrutir et à piller le populo ; de ça, ils ne s'en font pas faute, cré pé-tard !

Par exemple, si les jésuites peuvent s'associer, c'est défendu au populo.

C'est justement à l'époque du grand bateau de cette expulsion que les prolos se mirent à se grouiller ferme : Comme ils commençaient à se réunir chez les bistrotts pour causer de la Sociale, les grosses légumes ruminèrent un coup de Jarnac.

A ce moment, les syndicats ouvriers étaient libres, — autant qu'on peut l'être, tant qu'on restera sous la coupe des richards. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de loi spéciale pour eux.

« Faisons une loi, ça leur coupera la chique ! » ruminèrent les grosses légumes.

Et ça fut fait ! Les crapules bâclèrent une loi sur les syndicats, avec un tas de si, de mais, et de traquenards à la clé : la garce fut finie vers 1884.

Le grand hic était de la faire avaler aux bons bougres ! La Commune était moins loin, les plaies étaient toutes saignantes, la haine forte..., les gouvernants n'osèrent pas : ils laissèrent les choses aller à la va je te pousse.

Voici qu'une dizaine d'années après, les grosses légumes se souviennent de cette loi. Eux qui lâchent en plein la bride aux jésuites, veulent, comme compensation, serrer la vis aux prolos.

C'est foutre pas mariole, nom de dieu !

Quoique les idées de chambardement n'aient pas fait tout le progrès que souhaiterait le père Peinard, elles ont rudement fructifié depuis dix ans !

Si bien que ce qui était bougrement difficile en 84 est absolument impossible en 93.

Mais voilà, le pion Dupuy n'est pas ministre pour la peau : il est entêté comme un âne et n'a pas plus de jugeotte qu'un mulet. Il veut que dans les premiers

jours de juillet, toutes les syndicales qui n'auront pas été se fiche sous la coupe de la préfectance soient expulsées de la Bourse du Travail.

Bien plus bécasse, le Dupuy a commencé par leur couper les vivres : tous les mois, la Bourse reçoit une aumône que la gouvernance daigne lui faire, — avec notre beau pognon, comme de juste !

Ce mois-ci, y a eu peau de zébie !

Cré pétard, c'est pas fait pour calmer les esprits.

Si le Dupuy eût été plus mariolé, au lieu de supprimer net la subvention, il l'aurait doublée. De la sorte, les petits légumes des syndicales auraient en sourdine pris parti pour lui, — et le populo se serait trouvé roulé dans les grandes largours.

Mais voilà, tout ministre qu'il est, le Dupuy ne sait pas que les mouches ne s'attrappent pas avec du vinaigre.

Dame, quand les syndicales ont vu que la gouvernance le prenait sur ce ton, elles ont fulminé dur, nom de dieu !

Primo, toutes, ou quasiment toutes, ont déclaré qu'elles ne voulaient rien savoir et qu'elles n'en pinçaient pas pour se soumettre.

C'est très bath !

Deuxième, elles ont ajouté que si la gouvernance leur cherche pouille, au lieu de batifoler avec les couillonades politiciardes et les fourbis électoraux, elles se foutront tête baissée dans la Grève Générale.

C'est encore plus bath, mille marmites !

Les choses en sont là.

Tous les jours, y a des tapées de réunions, et dans toutes les bons bougres radinent en foulitude, promettant de ne pas tirer à cul.

Nom de dieu, y a si longtemps qu'on laisse les richards nous monter le bobéchon et nous conduire par le pif, qu'il serait temps que ça change !

Bast, un brin de patience, y a pas longtemps à poirotter.

D'ici huit jours, nous serons fixés : nous saurons si c'est les bons bougres syndiqués qui chient dans leurs culottes et se laissent museler par la gouvernance ;

Ou bien, si ce sont les gros colliers qui mettent les pouces et laissent les Syndicales continuer leur petit train-train.

Et si ce n'était ni l'un ni l'autre ?

Si personne ne voulait caner ?

Ah, foutre ! Ça pourrait devenir sérieux pour le coup....

Si on en vient là, faut pas que les camaros perdent de vue que la victoire fait toujours risette aux zigues d'attaque.

Qui veut la fin, veut les moyens !

Des deux partis, celui qui a chance de serrer la vis à l'ennemi, c'est celui où on aura le plus de poigne, le plus d'astuce, le plus d'audace..., le plus de tout, nom de dieu !

Qu'on se le dise !



RETOURNAGE DE VESTES

C'est contre un salaud de nègre que j'en ai cette fois, les aminches. Pas contre Norton, le moricaud de Millevoye-la-Girofle, mais contre Lafargue, le bouffe-galette mal blanchi de Cuba.

Y a huit jours, cet espèce de cochon a posé son nom au bas d'une longue tartine opportuniste, à côté de celui de Ferroul, de Basile-Guesde et de quelques autres sales moineaux de même farine.

Dans cette postiche, les socialos à la manque ont prouvé, clair comme du jus de chique, qu'on peut être patriotard et internationaliste en même temps.

Pour bien prouver qu'il est, soit plus bécasse, soit plus jésuitard que les autres, Lafargue a appuyé sur la chanterelle. Dans un torchon-cul bordelais, *la Question Sociale*, il a déposé une ordure intitulée : « La France une et indivisible. »

Ce serait foutre la diarrhée aux copains que de leur coller sous le blair les trouducuteries chauvines et dégueulasses dont le nègre Pablo a farci sa tartine.

Je vas me borner à vous faire reluquer le becquet de la fin, — comme qui dirait le pur jus, — pour le restant, je vous en fais grâce.

Voici la conclusion de cette tartine de malheur, que je pige nature avec des pincettes ; Lafargue bavasse sur la guerre de 1870 :

« La paix conclue, les internationaux français, quoique demandant l'abolition des armées permanentes et leur remplacement par des milices nationales, ont accepté les charges écrasantes que s'imposait la France pour réparer ses forces et reconquérir son rang de première puissance militaire. Car, les socialistes internationaux de tous les pays veulent la France, non seulement une et indivisible, mais forte et puissante, et cela dans l'intérêt de la Révolution sociale. »

Voilà donc les « internationaux » de monsieur Lafargue, — Pablo, pour le caissier de l'Aquarium, — acceptant toutes les charges, tous les emmerdements de la caserne, et crachant volontiers toute la belle monouille qu'on leur demande. Et ça, dans l'intérêt de la Révolution, qu'ils osent dire.

Bougres de saltimbanques ! Faut que l'assiette au beurre fasse rudement envie à ces mangeurs de blanc, pour qu'ils aient l'astuce de débiter des mensonges si carabinés.

Faudrait être archi-loufoques pour gober qu'il est de l'intérêt de la Sociale que l'armée soit forte, — qu'on parle de l'armée de France ou de celle d'Allemagne.

Ceux qui ont intérêt à avoir une armée forte et puissante, ce sont les gouvernants et les richards, afin de pouvoir se payer des massacres de prolos, — fif-kif à Fourmies !

Véritablement, faut être aussi crapulard que Lafargue pour vouloir nous faire croire que plus on entassera des flingots, des canons, de la poudre et tout le diable et son train, — plus le populo y trouvera son compte.

**

Si la racaille guesdiste nous lâche des boniments de ce tonneau, c'est qu'elle se croit au ras du pouvoir.

Ces bandits-là se figurent qu'après avoir enduré des rois et des empereurs, puis des bourgeois de l'ordre moral, de l'opportunisme ou du

radicalisme, le populo est mûr pour subir leur domination.

Conséquemment, ce qu'ils trouvaient malsain quand ils étaient de l'opposition devient une chose utile pour eux. Aussi, après avoir débiné salement le militarisme, voici qu'ils y trouvent du bon.

Pardienne ! Qui dit gouvernants, dit oppresseurs du populo.

Et dame, comme le populo, si masturbé qu'il soit, ne se laisse voler que s'il ne voit pas le moyen de faire autrement, les socialos à la manque se rapapillotent avec l'armée.

Il leur faudra des canons et des fusils Lebel pour nous couper la chique, — c'est pourquoi ils tirent les choses de longueur et nous vantent l'utilité du militarisme.

Ils ne sont pas les seuls, foutre !

Leurs sales cocos de copains d'Allemagne, la vermine à Liebecknecht et à Bebel sont dans le même sentiment : ils ne veulent pas qu'on dépiote l'armée, espérant s'en servir à leur tour.

M'est avis qu'ils se foutent tous le doigt dans le croupion. Avant que les socialos pisse-froid aient conquis les pouvoirs publics, on les aura foutus dans cent mille pieds de merde avec tous les jean-foutre de la gouvernance actuelle.

OMELETTE DE VAISSEAUX

Dans tous les patelins de l'Europe et d'ailleurs, les sales galonnés passent leur temps à s'entraîner pour la destruction. On peut faire son chemin et décrocher une chiee de ferblanterie et d'oripeaux sauvages en suivant les cours d'une école de massacre.

Parmi les plus grandes horreurs qu'on ait imaginées pour activer le jeu de la mort, on peut foutre le prix d'honneur aux vaisseaux à éperons. C'est par douzaines de millions qu'il faut aligner la galette nécessaire pour construire ces machines du diable : Ça ne tient ni sur cul, ni sur pattes, ça n'est bon à rien qu'à tuer deux fois les pauvres bougres.

La première fois par le pognon qu'on leur soutire sous forme d'impôts ;

La deuxième fois en cas de guerre, pour en crever 7 ou 800 d'un seul coup.

Le jour où ce fourbi maudit arriverait, supposons que ce soit une nave française qui crève un bateau anglais, — je crois bien, foutre, qu'on illuminerait de Dunkerque à Perpignan !

Mais, voilà que, sans attendre le signal, deux de ces béliers à éperons (des Anglais pur fer !) mal manœuvrés par leurs capistons, qui probablement s'étaient soulés ce soir-là, kif-kif des porcs, à la santé de la reine Victoria, se sont foutus l'un sur l'autre, — s'embrochant comme deux conscrits.

Un des deux surtout, justement le filleul de la putain alcoolique qui se vautre sur l'Angleterre, une grande bête de bateau qui s'appelait le *Victoria*, a tellement écopé que, retourné cul sur pointe, il a coulé bas du coup, — et a liché son dernier bouillon dans 150 mètres de profondeur.

Cinq cents marins ont été noyés illico, avec quelques grosses vaches de l'Etat-Major.

Quant à ceux-là, pour des regrets, bastha, — au contraire, nom de dieu ! Pour les autres, tout en les plaignant un tantinet, j'en ferai pas une maladie de peau de chagrin, car, m'est avis que ça devait être un beau repaire de brutes que ce *Victoria*.

Et d'abord, qu'allaient-ils faire dans cette galère ?

Si j'ai de la pitié, je la réserve pour les miséreux, pour les inconscients, qui sont opprimés, qui souffrent, et qui taisent leur pauvre bec parce qu'ils ne savent pas. S'il y en avait de ce

nombre sur le *Victoria*, et c'est à croire, je les plains eux et leurs loupiots, mais toute ma tendresse va aux braves bougres.

A ceux-là qui n'ont pas froid aux yeux, et qui sans attendre la camarade d'une façon aussi pantouffle que les soldats et les marsouins, reluquent où est le véritable ennemi et tirent à la tête ou dans les quilles, — n'importe ! Pourvu que la caboche tombe.

Ceux-là sont les francs-tireurs de la liberté !

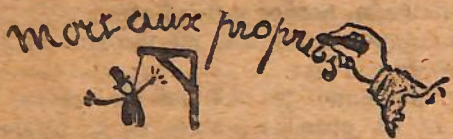
Et si j'étais femme, nom de dieu ! n'y aurait bons bécots que pour ceux-là, — pour tous les autres, pour les sang-pâle, qu'ils vivent ou qu'ils crèvent, c'est toujours de la pourriture.

Quel malheur que tous les vaisseaux à épérons ne soient pas pris d'une danse de Saint-Guy qui les précipite les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la queue du dernier.

Celle-là, nom de dieu, je la ferais empailler.

Ou plutôt, non... On la visserait aux fesses d'Alexandre, le grand coltineur cosaque.

Ainsi soit-il !



Proprios Assassins

Y a pas de bêtes au monde plus venimeuses que les proprios, nom de dieu !

Pouf ! Dès qu'ils peuvent faire quelques crapuleries à leurs locatos, ils ne ratent pas le coche. Ils devraient pourtant être moins roses, afin que leur métier dure plus longtemps.

Car enfin, si, aujourd'hui pour demain, le populo refusait de se saigner aux quatre veines pour faire des rentes aux vautours, les salauds baisseraient le caquet. Pour briffer, il leur faudrait, comme les frères et amis, foutre la patte à la besogne.

Pourquoi sont-ils proprios ?

Parce qu'ils ont eu la veine d'hériter de papa, qui turellement, de son vivant fut un riche filou :

S'ils sont fils de leurs œuvres, c'est parce qu'ils ont rousti sur le travail de leurs ouvriers un assez gros tas de picaillons ; — ensuite, il s'est trouvé des maçons et des prolos de trente-six métiers, qui, pour une paye de famine, ont consenti à bâtir leur turne. Pour ce qui est d'eux-mêmes, ils n'en ont pas foutu une secousse ; leurs doigts crochus ne peuvent que raffer les pièces de cent sous.

C'est à cette engeance que nous sommes assez cruchons de faire des rentes ! Et on ne nous en sait pas gré, nom de dieu !

Au contraire, y a pas de mistoufle que les problocs ne mijotent contre leurs locatos dès qu'ils en trouvent l'occase. A preuve, les tuyaux qui m'arrivent ces jours-ci :

A Paris, le jean-foutre Bréchet, proprio d'une turne rue des Malmaisons, a pour locatos deux vieux retraités.

Y a trois semaines, le bonhomme tomba malade ; ne pouvant aller toucher sa pension il resta quinze jours sans payer le vautour.

Ça ne faisait pas la balle du crapulard, qui, voulant forcer les vieux à donner congé, ru-mina quelle vacherie il leur ferait. Il se décida à clouer des planches sur la porte de leur logement, de façon à les murer dans leur piôle. Ensuite, trouvant que ce n'était pas pratique, il démantibula sa barricade et enleva les portes et les fenêtres.

Une voisine alla prévenir le quart d'œil qui vint constater le tableau et dresser procès-verbal contre le proprio.

Nom de dieu, il aurait bougrement mieux valu qu'on empogne le jean-foutre par la peau

du cul et qu'on lui fourre la tête dans la lunette... des chiottes.

Du moins, les deux vieux auront-ils la veine de faire cracher une indemnité au probloc, comme ça vient d'arriver à Limoges ? J'en doute, cré pétard !

Voici l'histoire arrivée à **Limoges** : un pauvre bougre nommé Gaillard, va louer une turne chez Maurange, un sale marchand de sommeil, avenue du Pont-Neuf.

A peine installé, sa gueule cesse de plaire au probloc qui veut le faire décaniller ; le Gaillard fait de la rouspétance et le Maurange ne trouve rien de mieux que d'enlever portes et fenêtres en l'absence du gas.

Celui-ci va chez le juge de paix, qui se trouvait sans doute dans une bonne lune, puisqu'il a condamné le proprio à refoutre sa menuiserie en place et à casquer cent balles à son locato.

On a fait la noce avec la galette du birbe... C'est égal, j'aurais mieux aimé lui voir recevoir cent coups de triques sur la hure.

Mille dieux, si encore les proprios se contentaient d'emmerder leur monde, y aurait que demi-mal.

Hélas ! Les bandits ne se privent pas d'assassiner leurs locatos, — évidemment, ils ne leur serrent pas le kiki avec leurs griffes crochues. Qu'importe, le résultat est le même.

A **Issy**, rue des Coutures, un ménage de vieux prolos, se trouvait sans turbin depuis un sacré temps ; ils devaient plusieurs termes à leur probloc, qui, ne voulant rien savoir, parlait de les expulser et de les foutre à la rue.

Pour lors, les deux malheureux ont perdu la boule : au lieu de leur fiche la rage au ventre, les menaces du jean-foutre les ont plongé dans le désespoir ; — tant et si bien qu'ils ont allumé un réchaud de charbon et se sont escoffiés tous deux.

Ils avaient oublié d'inviter leur assassin !

Pour toute vengeance on a trouvé sur la table une babilarde oussqu'ils le maudissaient.

La belle foutaise ! Une malediction sur la conscience, ça ne trouble pas la digestion.

Un prolo qui a été bougrement plus déluré que les vieux en question, c'est un zighe de **Marseille**, nommé Saunier. Il perchait dans le quartier Saint-Mauront, dans une des turnes d'un marchand de bidoche, riche à quèque chose comme trois cent mille balles.

Le bon bougre était sans turbin depuis quelques jours ; outre ça, sa ménagère était malade et il lui fallait donner à croûter à deux gosses dont l'aîné a cinq ans.

Le vautour vient à ce moment relancer son locato, pour se faire abculer la somme de 15 francs, prix d'un mois de loyer.

Le pauvre bougre lui explique sa position, — mais allez donc faire entendre raison à un proprio !

« Si vous ne pouvez pas payer, lui répond le tripier, prenez vos cliques et vos claques, et ouste ! Dans la rue. »

C'était un peu raide pour le fiston de s'entendre dégoiser pareil boniment, — dans la mistoufle comme il s'y trouvait. Il essaye d'apitoyer le probloc. Ah ouat ! Y a pas eu mèche.

Pour lors, poussé à bout, il répond au jean-foutre qu'il va le payer illico : « Asseyez-vous, messieu le proprio, je vas chercher ce qu'il faut pour faire le reçu... »

En guise de porte-plume, il arrive avec un grand coutel, et l'enfonce dans un encrier nouveau modèle... Avant que le gros vautour ait pu dire « ouf ! » le prolo lui avait fait quatre boutonnières, à gauche et à droite du nombril.

Dame, se voyant étripé, si salement, le tripier s'est foutu à brailler. Le populo s'est

amassé, et au lieu d'approuver l'acte du fiston et de le porter en triomphe, — un tas de niguedouilles lui ont sauté sur le grappin, faisant ainsi le sale métier de policiers.

Combien y avait-il de proprios dans ce tas de couillons ? Pas un probablement !

Le jour où le probloc cognera à leur porte leur disant : « le terme ouïa vie ! » ils se mordront les pouces d'avoir été si bourriques.

Pour ce qui est du proprio marchand de bidoche, c'est toujours pas lu qui emmerdera personne : il a crevé dans la huitaine.



On te les arrachera ! — En sa qualité de dépoté et d'ami des sœurs, le salaud Armand Desprès ne rate jamais l'occase de faire montre de sa haine pour le populo.

La semaine dernière on parlait à l' Aquarium, des prolos qui triment dans les manufactures d'allumettes. Comme un bouffe-galette faisait remarquer que les ouvrières ont les dents vivement esquinées par le phosphore, le Desprès s'est foutu à dégueuler :

« C'est pas difficile d'éviter la carie, qu'il a dit. Elles n'ont qu'à se faire arracher les dents ! »

Sacré vache ! Le jour où le populo aura assez de se laisser voler et assassiner par les ceusses de ta clique, c'est pas les dents qu'on t'arrachera !

On n'aura pas besoin du dentiste Ferroul pour opérer sans douleur.



Què beau fumier ! — Ce que je me gondole depuis huit jours !

Mince de bouzan qu'il y a eu à l' Aquarium ; j'insiste pas, les camaros doivent en avoir les oreilles rebattues.

Cette andouille de Millevoye a accusé Clémenceau et un tas d'autres bouffe-galette d'être vendus à l'Angleterre. Y aurait rien de drôle à ça !

Pourtant, il paraît que les tuyaux de Millevoye, fournis par Norton, sont des lapins que le type leur a posés. Je m'en fous !

Ce que je vois de plus chouette là-dedans, c'est qu'à défaut de Clémenceau, c'est Millevoye et Déroulède qui sont culbutés.

Bon débarras ! A qui le tour ?



Au Comptoir de l'Injustice. — Il ne se passe pas de semaine que les anarchos n'écoppent.

Ces jours-ci c'est Vinchon qui a été condamné à cinq ans de prison et 2.000 balles d'amende pour le complot de Levallois.

Il fallait une victime ! C'est lui qu'a paumé.

On a raconté dans les quotidiens que c'est lui le maquignoneur du complot, — pour ce qui est de bibi je ne sais rien de rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on l'a bougrement salé.

Vinchon a gueulé : « Vive l'Anarchie ! »

— A Nancy, les enjuponnés viennent de fiche 15 jours de clou à Bouillard, un riche copain de Nouzon, au sujet du bouzan du 1^{er} Mai.

A Charleville, il avait ramassé deux jours, mais l'avocat bêcheur avait rappelé à minima.

Dans la même séance, deux autres bons bougres de Nouzon, Jormet et Cochard, ont écoppé l'un de six l'autre de dix jours.

Roublards, les enjuponnés ont attaché la loi Béranger à la patte des gas ; ils ne feront pas leur prison tant qu'ils n'ouvriront pas le bec.

Nom de dieu, m'est avis qu'une pareille perspective doit être canulante !



Chouette papa! — Une actrice se baladait, portant, comme c'est la mode dans le grand, une sacoche pendue à sa ceinture, — et une sacoche en or dur, foutre !

Un prolo de 22 ans, sans turbin et sans croustille, a sauté sur la typesse, a décroché son sac et s'est fuité.

Il n'a pas eu de veine, nom de dieu, il a été paumé !

Pas moins, crédiu, si tous les c'ève famine, les couche-tout nu, prenaient l'habitude de soulever les bijoux et les toquantes aux bourgeois et à leurs gonzesses, les salauds reconnaîtraient vivement que la question sociale a bougrement besoin d'une solution.



D'une foultitude de patelins m'arrivent des épistoles pleines d'engueulades. On me traite gentiment de saligaud, de cochon, de mufle, de pignouf, etc., on me dit pire que pendre ! Et pourquoi, mille dieux ? Parce que j'ai pas encore jaspiné sur la vente du bétail.

L'abominable conséquence de la putain de sécheresse endurée ce printemps est qu'il n'y a pas plus de fourrages cette année, que de picailleurs dans ma poche. Dans une tapée de pays on a même pas eu la peine de faucher, tellement l'herbe était courte. Le foin est à feu d'argent, et les pauvres culs-terreux ne pouvant donner à bouffer à leurs bêtes sont forcés de les vendre.

Les vendre pécaïré ! Ah, ben oui, c'est les donner qu'il faut dire !

A Belfort, des vaches se sont données pour 40 livres, des veaux pour 10 fr. Dans la Haute-Marne, des bœufs de toute beauté, en pleine venue, se sont bazarclés à raison de 4 sous la livre. Quant aux vaches, celles qui valaient 400 fr., ont peine à trouver acheteur à 70, — et c'est pas de celles de la magistrature que je jacte, même à ce prix, celles-là seraient bougrement chérottes. A Orge, près Dijon, on en a expédié une (de celles qui perchent à l'étable), et des plus galbeuses, pour deux pistoles et demi, — 25 fr. !

Et c'est comme ça partout, cré pétard ! En Normandie, y a une quinzaine de jours, on donnait les agneaux au prix d'une paire de poulets. Sur un marché breton, les campluchards pleuraient que c'était pitié, en laissant leurs veaux pour une pistole. De même dans l'Orne, où les veaux de lait ne se vendent plus du tout. . . . Et ça va être kif-kif pour le gros bétail : aujourd'hui on le vend pas grand chose, demain on le foutra pour rien.

Oui, pour rien, foutre de foutre ! C'est plus fort que jouer au bouchon, mais c'est comme ça.

Dans un chiée de marchés, les bons bougres ont tout abandonné sur le champ de foire, ne voulant pas ramener leurs bonnes bêtes à la piôle pour les faire crever de famine. Ainsi, à Mirecourt, c'est arrivé tel que je le dégoise : trois canassons qui valaient cent écus pièce, ont été laissés tous les trois pour 7 fr. 50. . . . une bouchée de pain !

Et crédiu, Mirecourt se trouve dans les Vosges, le patelin à Méline, papa et inventeur

du protectionnisme, — Jules de son petit nom, et fameux Jules, mille marmites !

Avez-vous souvenance de la chiée de satisfactions qu'on nous promettait avec ces sacrés tarifs ménilitards ? On allait se la couler douce, comme le poisson dans l'eau : tout allait se vendre comme par enchantement, oui da ! ça marcherait comme sur des roulettes.

Ainsi, pour les bestiaux, c'était assez qu'il n'en vint plus d'Italie pour qu'ils se vendent ici à un prix rémunérateur.

Mais, va te faire lan laire ! Aujourd'hui nous pouvons juger le cochon de système par ses résultats, comme on juge un arbre par les fruits qu'il porte. Faut l'avouer, le système est rudement mouche, macarel !

Le petiot bénéf réalisé sur le blé est réduit à zéro par les produits industriels, qu'à cause des droits de protection on nous fait payer un prix fou.

Vienne une saison mauvaise, et le bétail tombe à un taux dérisoire, à cause des droits formidables qui pèsent sur les fourrages de l'étranger. Et voilà ! les camerluches qui, comme bibi, sues sang et eau à remuer la terre, voilà ce que nous valent les frontières : la famine, la ruine !

Il n'y a pas à dire, mon bel ami, si la famine nous guette comme une vieille rosse, c'est aux gros marlous de la gouvernance que nous en sommes redevables.

Je sais bien que ces jours derniers quelques bouffe-galette de l'Aquarium de Paris ont réclamé pour un bout de temps la suspension des droits sur les fourrages. Mais, jusqu'ici, la majorité, chamelle jusqu'à la gauche, a tout l'air de vouloir laisser les droits tels qu'ils sont. Probablement, elle trouve que la famine ne fait pas mal dans le paysage.

Dans tous les cas, si les droits sont supprimés, ce sera trop tard pour les bons bougres : ils auront déjà vendu et leurs bêtes de labour et la récolte de l'année.

Ça ne profitera qu'aux jean-foutre de spéculateurs qui, ayant acheté le bétail pour rien, auront aussi le fourrage pour pas grand-chose. Car il en rapliquera du fourrage ! Y a des patelins où on en a de reste.

Mille dieux, de quelque côté qu'on se tourne, libre-échange ou protectionnisme, nous sommes toujours roustis ! Ce qui nous pend au nez, c'est la mistoufle noire, la misère en trente-six volumes !

« Mais, bondieu, vont dire d'aucuns, au moins, si le bétail est à si bon compte, nous boufferons de la bidoche : En avant les tranches de bœuf en daube, les bons biftecks, les aloyaux, les carbonnades, le filet de veau, les gigots et les côtelettes fines, — ça donne du sang aux prolos ! »

Macache ! les bouchers ont beau acheter le bétail deux et trois sous la livre, ils n'en vendent pas moins dans les grandes villes (tel Paris), la viande le même prix, — c'est-à-dire dans les quarante sous et plus le kilo.

De sorte que, pour les gas de la ville, comme pour ceux de la campluche, y a tout à perdre et rien à gagner.

Partout la misère, capet de dious !

Baste, les chameaux qui prennent plaisir à nous asticotter pourraient un de ces quatre matins en supporter les conséquences.

Ne pouvant plus vendre leurs bêtes, les gas de la terre vont les bouffer, arrosées d'amples lampées de piccolo ou de cidre. Ça leur foutra du cœur au ventre et de la haine contre les richards.

Et après ? Quand toutes les bêtes auront été abattues et qu'on n'aura plus rien à se foutre sous la dent. . . . Après ? Eh bien, on fera ce que disait Chaumette, un bon bougre de 93 : on mangera les riches !

Dring, drin, ding ! Le tocsin sonnera appelant aux armes les bons bougres pour le grand chabanais ; le Coq Rouge chantera sur les papasses meurtrières.

Ah, ils n'en mèneront pas large les types des châteaux, les bêtes noires, les gratte-papiers, les morpions de toute espèce, devant l'ouragan révolutionnaire.

Y a pas besoin d'être sorcier pour prédire que ça arrivera, foutre non ! A force d'être affamés par tous les maudits jean-foutre qui, à l'heure qu'il est, chapardent notre pain, prennent nos fils et nos filles, les paysans se rebifferont.

Et puisqu'on dit que les seuls chambarde-ments sérieux sont ceux où les campluchards y mettent un doigt, — ça le sera ! Et, foutre, ils ne se contenteront pas d'y coller un doigt.

Hardi pétiens, pour le grand trafalgar ! Allez, on ne perdra pas le nord dans la soulerie révolutionnaire : après tout, ce qu'on veut, c'est la terre !

Titres de propriété, de rente, d'hypothèques, seront foutus dans le trou à purin. Pour ce qui est des mairies, des études de notaire, des turnes d'huissiers et d'avoués, ainsi que des bureaux d'hypothèques, ça valsera gentiment.

Au diable les bornes particulières !

A la Commune, les bois du vicomte et les prairies du couvent.

A la Commune, les collines où verdoie la vigne et les grandes plaines où le froment lève la crête.

A la Commune, les chouettes piôles des richards, les riches mécaniques et tout le saint-frusquin.

Conséquemment y aura de la boustifaille, des frusques et des turnes pour tout le monde.

Plus mariôles que nos grands papas d'il y a cent ans, on fera ses affaires soi-même, histoire de ne pas nous laisser souffler la victoire.

Et comme les gas des villes et de la mine n'auront pas perdu leur temps à se gratter le bout du nez, ils auront foutu le grappin sur les usines et les charbonnages.

De sorte que nous serons tous heureux dans la grande famille anarchotte.

Plus de service militaire, plus d'impôts, plus de curés, plus de cognes, plus de gabelous. . . . plus une miette de l'abominable fourbi !

Nom de dieu, pour en arriver là, ça vaut bien un coup de torchon.

Et le plus tôt sera le mieux, cré tonnerre !

Le père Barbassou.

LES TEINTURIERS DE SURESNES

L'autre jour, en jaspant du baigne à Guillaume, je ronchonnais de n'avoir rien de particulier pour asticotter ses copains.

Aujourd'hui, j'ai du nouveau, nom de dieu !

Une sale crapule de patron, le jean foutre Meunier, avait repris les grévistes, tout en se promettant de les saquer à la première occase. Ça n'a pas traîné longtemps : l'autre jour il en balançait trois.

Ne voulant pas endurer pareille canaillerie, tous les prolos ont foutu le camp, laissant le singe en plan avec son turbin.

Pour lors, le Meunier a forcé quelques gosses de 14 à 15 ans, qui étaient restés, à faire la besogne. Ne se voyant ni assez forts, ni assez compétents dans le travail, les mômes ont rouspété.

« Je m'en fous, a répliqué Meunier, faites-vous esquinter si vous voulez, mais mon travail avant tout ! Faut marcher ou foutre le camp ! »

Les gosses ont courbé la tête, et, pour ne pas perdre la pâtée, ont essayé de faire le turbin. Ce qu'ils prévoyaient est arrivé : un d'entre eux a eu les abattis brisés par une machine.

Y a pas à tortiller, nom de dieu ! Le pauvre a été assassiné par Meunier : l'exploiteur l'aurait pris par la peau du cul et flanqué tout net dans la machine qu'il ne serait pas plus coupable.

On parle de faire trinquer cette crapule en le traduisant devant les tribunaux.

Pauvres couillons ! Vous pouvez être certains que les juges s'arrangeront très bien avec le patron : tous les jean-foutre sont culs et chemises !

L'affaire va traîner deux ou trois ans, et, en fin de compte, le gosse aura quelques billets de cent francs et l'autorisation de mendigoter dans le patelin. Et le jour où il ramassera quelques sous, c'est encore le populo qui les lui aura donnés !

Ohé, les bons bougres de la teinture, vous pouvez éviter l'avarice au gosse : au lieu de foutre le camp, fallait expulser de l'usine l'exploiteur Meunier, — s'il avait fait des magnés, vous l'auriez baigné dans un baquet à teinture... ça lui aurait rafraîchi les idées et il n'aurait pas réclamé son reste !

Le singe décampé, vous auriez turbiné pour vous, — et y aurait plus eu ni anyeroches, ni accidents !



LA LIBERTÉ, MINCE DE COLLE !

Vienne. — Depuis quelque temps, les prolos groupés en caboulots sont emmerdés d'une sale façon.

Une putain de garce, la Régie, flanquée d'une bande de feignasses, trotte bougrement. Cette engeance est toujours en quête de quelques mistoufles à faire aux turbineurs qui les gavent.

Ces salauds de rats-de-cave, aussi puants que des punaises, — comme d'ailleurs tout ce qui fait partie de la gouvernance, — veulent faire respecter la touà sur les groupements : ils ne veulent pas qu'au-dessus de 21 on puisse choquer verre.

Déjà un groupe d'italgos a écopé. Un autre groupe anarcho, les *Cerises*, a été menacé.

Eh foutre, les rats-de-cave ne feraient pas mal d'y regarder à deux fois ! A ce jeu-là ils pourraient se roussir la tronche, kif-kif les moucherons à une camoufle. Savez-vous bien, tas de charognes, que vous ne seriez pas à la noce, si on voulait vous chercher pouille, à vous et à votre vieux P. D. de percepteur, disent les mauvaises langues.

Y paraît que la mesure ne s'arrêtera pas aux anarchos et que tous les caboulots vont recevoir la visite de toute cette vernime qui ne sait pas se foutre un quignon de pain sous la dent sans faire des misères au populo.

Ces jean-foutre se présentent au nom de la loi de la Publique : une vilaine gadoue qui laisse crever de faim les deux tiers du populo et qui ne reconnaît même pas le droit aux turbineurs qui l'engraissent, comme une grosse vache, de bouffer où bon leur semble et quand ça leur plaît, le peu de galette que les exploiters leur donnent.

Maintenant que nous savons de quoi il retourne sur les trucs de la Régie et de toute la racaille qui nous gouverne, nous écrase d'impôts, et nous affame par tous les moyens, si nous ruminions un peu ; — hein, les bons bougres, qu'en dites-vous ?

A toutes les foires électorales, un tas de jean-fesse, tant candidats que comités qui sont leurs suppôts, viennent nous monter le bourrichon. Ils nous débitent des phrases creuses, nous parlant de liberté, de fraternité et d'un tas d'autres balancoires plus menteuses les unes que les autres ; ils nous promettent une motte de beurre sur deux sous de pain, et en

fin de compte nous donnent tout juste peau de balle et balai de crin. Par exemple, ils savent bougrement nous faire emmerder par une chiee de marlous du genre de ceux de la régie.

Eh bien, les camaros, cette foire va bientôt recommencer : vous allez voir sortir les mêmes menteries. A vous de vous rappeler les rosseries qu'on nous fait endurer et de vous convaincre que c'est en déposant un torchecul dans les tinettes que vous permettez toutes les saloperies gouvernementales.

Puis, une fois que vous aurez ruminé un brin, le jour où les charlatans de n'importe quelle couleur, — même socialarde, — viendront mendigoter vos suffrages, envoyez-les chier dans les poches à Constans-le-Massacreur.

Et si, en vous abstenant, vous ne réussissez pas à changer la face des choses, vous aurez toujours le droit de gueuler contre les vacheries dont vous êtes victimes, ne les ayant pas sanctionnées de vos torcheculs électoraux.

La liberté, mince de colle, nom de dieu !

RIGOLADES BOURGEOISES

Angers. — Sous prétexte de philanthropie les jean-foutre du patelin viennent d'organiser une foire de jeunes filles.

C'est pour les pauvres, qu'ils disent, — ils oublient de spécifier si c'est pour les vanu-pattes ou pour les pauvres d'esprit.

M'est avis que les seuls qui y trouveront du bénéfice seront justement ces derniers, — autrement dit les organisateurs.

Les filles du populo ont été achetées par les bourgeois ; on les expose à la foire, kif-kif une marchandise. Elles sont là, les pauvrettes de 18 à 20 ans, déguisées en espèces de nymphes, montrant leurs abattis et leurs nichons aux fils à papa.

Dame, faut bien que les merdaillons bourgeois s'amuse, nom de dieu !

Pour que la fête soit complète, on a fait venir une cinquantaine de Dahoméens du Jardin d'acclimatation de Paris.

Hélas, prolos blancs ou moricauds sont logés à même enseigne : chair à plaisir, chair à turbin, chair à canon !

VACHERIE DE GARDE-CHIOURMES

Saint-Nazaire. — Les Chantiers de la Loire sont un des bagnes les plus abominables qui existent : j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'en parler, — et ce n'est pas encore aujourd'hui la dernière, nom de dieu !

Pour avoir des garde-chiourmes pur sang, on les recrute chez les anciens gendarmes.

L'autre jour, une de ces bourriques a voulu foutre une heure en bas à un prolo qui, après avoir bûché pire qu'un galérien, avait lâché le turbin cinq minutes avant la débauche du soir.

Le copain n'a rien voulu savoir. Dame, ça se comprend !

Pour lors, le garde-chiourme lui fout un coup de poing. Le prolo s'est rebiffé, nom de dieu ! et l'ancien tricorne a été étreint, — il aurait passé un sale moment si un autre contre-coup n'était venu à son secours.

Turellement, le prolo n'a pas été quitte comme ça ; on lui a foutu son sac, — histoire de lui fiche au ventre un peu plus de haine contre les exploiters.

MIC-MACS DE SOCIALARDS

Vraiment, faut que les types de la Bourse du travail de Saint-Nazaire aient du pissat de richard dans les veines !

Je ne sais si c'est à propos de bottes ou d'autre chose, toujours est-il qu'ils ont eu l'idée d'offrir un punch aux matelots et à l'amiral de je ne sais quoi, — l'amiral les a envoyé paître.

Crédieu, voilà une idée bougrement mouché ! Rincer la dalle aux matelots, passe encore, — mais à un amiral, c'est gondolant !

Si ça continue les socialos à la manque, vont

lêcher les doigts de pied à toutes les autorités de France et d'Algérie.

— Lundi soir, dans un patelin à côté, à **Trignac**, un copain de Guesde, Zévaès, a dégoisé dans une réunion sur le Socialisme et les élections.

Le type a fait semblant de combattre les bourgeois, les exploiters ; puis, sans avoir l'air d'y toucher, il a daubé sur les anarchos qui veulent employer les petites marmites pour débarrasser l'humanité des chancres qui la rongent ; il a surtout blâmé Ravachol.

Illico, quelques bons bougres ont crié : « Vive Ravachol ! » Zévaès a rebiffé qu'il n'avait rien de commun avec ceux-là : ils sont des sans-patrie, ce que ne sont pas lui et ses copains.

Oh foutre, il a eu rudement raison de dire qu'entre les pisse-froids et les anarchos y a rien de commun !

Leur propagande les conduit dans les Volières Municipales et à l'Aquarium, tandis que les anarchos prennent le chemin des bagnes et de la guillotine.

Pour conclure, le birbe a dit que le meilleur moyen qu'a le populo pour couper la chique à l'exploitation, c'est de voter pour ses amis, — et pour lui aussi, je pense !

Le copain Guillemain a foutu en capilotade le bafouillage de Zévaès, prouvant qu'il n'y avait à compter que sur l'abstention électorale et le chambardement général.

Les socialos à la manque ont levé la séance sans lui répondre, — pas très joyeux de leur réunion.

Puisque j'en suis à jaspiner sur les pisse-froids, ne changeons pas de main :

Y a une quinzaine de jours, eut lieu à **Voiron**, dans l'Isère, un congrès de cordonniers. Le copain Cadot s'y présenta avec la carte de représentant de la *Révolte*, croyant à ce titre qu'il pourrait assister aux séances comme auditeur.

Va te faire lan laire ! Les partisans de Guesde n'ont rien voulu savoir. Malgré les bonnes raisons qu'a données un anarcho lyonnais, Cadot est resté dehors.

Y a eu plus rigouillard : les socialos à la manque avaient annoncé à grands flafas une réunion publique, mais comme ils ont appris que les anarchos avaient l'idée de leur faire de la contradiction, ils ont décommandé leur réunion.

A défaut, les pauvres serins se sont payés une soirée familiale, annoncée dans le tuyau de l'oreille. Pas bidards, les types ! Il est venu des anarchos quand même : y en a un qui s'est fendu d'un chouette pallas. Et les prolos qui ne sont pas enrégimentés, kif-kif des moules à gaufres, l'ont trouvé bath aux pommes.

— J'en ai pas fini avec ces flambeaux-là, voyez plutôt :

A **Grenoble**, cette semaine, les saltimbanques de la Sociale ont fait un appel aux groupes de travailleurs. Il s'agissait de savoir l'attitude que les prolos doivent prendre en face des bourgeois coalisés.

Les deux groupes anarchos du patelin ont envoyé six délégués, après avoir eu soin de leur cirer les bottes et de remplir toutes les formalités bêtasses exigées par les organisateurs.

Quoique ça, les copains n'ont pu entrer : on leur a donné pour raison que leurs groupes ne voulaient rien savoir du suffrage universel, on ne pouvait pas les admettre.

Les camaros n'ont pas insisté ; ce qu'ils en avaient fait, c'était surtout pour convaincre de jésuiterie les socialos à la manque.

Ce qu'ils sont dans l'Isère, les pisse-froids du Parti ouvrier le sont à peu près partout : des fumistes ambitieux qui, sachant qu'ils n'ont que des mauvaises raisons à donner aux anarchos, se tirent par la tangente et refusent la discussion.

L'espoir de décrocher une timballe électorale les fait tourner en bourriques,

MUSELAGE DE CHOUETTES FIEUX

Décidément, les socialos à la manque veulent faire le poil aux crapulars de la haute, pour river le bec aux zigues d'attaque.

Voici ce qui se pratique à **Doyet**, dans le syndicat du patelin : dès qu'un bon fieu veut donner ses raisons et ficher les pieds dans le plat, quelques fleurs de gourde lui coupent la chique. Dame, faut bien, car les prolos ont l'air de gober le jaspinage du copain.

Y a pas de roublardise dont n'usent ces merles-là : tous les débinages leur sont bons ! Ils vont jusqu'à l'accuser de ceci et de cela, et en sourdine ils l'accusent d'être un traître ne cherchant qu'à foutre des bâtons dans les roues de la Sociale.

De sorte que le copain se trouve muselé, à la grande jubilation de trois ou quatre andouilles ambitieuses.

Cette mistoufle vient d'arriver à un riche bougre qui, après avoir enduré les emmerdements des capitalos et de la rousse, subit maintenant ceux des socialards.

Ils vont bien, les pisse froids ! S'ils continuent ils vont devenir aussi réacs que Dupuy et Constans.

LES MAQUIGNONS ÉLECTORAUX

Cherbourg. — Les élections approchent, et dans tous les patelins, les candidats commencent à se grouiller, kif-kif des asticots sur du vieux roquefort.

A Cherbourg, il paraît qu'il y aura quatre ou cinq candidats bouffe-galette, dont le fameux Cabart d'Anneville, — dit *Fleur d'Andouille* pour les dames.

Turellement, on ne sait pas encore qui passera ; mais comme *Fleur d'Andouille* sera très probablement le candidat de la gouvernance, — conséquemment, c'est lui qui aura des chances pour décrocher la timballe.

Ce qui m'enquiquine, pauvres couillons de Manchots qui êtes assez jobards pour couper dans la volaille, c'est que vous croyez nommer vous-mêmes vos députés !

Que non pas, foutre ! c'est pas vous qui les nommez : on vous les sert sur un plat, vous donnez votre approbation... et voilà tout !

Et je ne parle pas du fourbi de la pression électorale : des patrons et des grosses légumes qui vous imposent tel vote, — non, je parle de ceux qui se poussent du col, se croyant libres et indépendants.

Eh bien, ceux-là sont maquillés par les jean-foutre de si riche façon qu'on y voit que du feu.

Quand la foire électorale s'amène, on lit les journaux, et c'est d'après eux qu'on se fait une opinion. Mais, si ceux qui écrivent dans ces feuilles sont des vendus et des pourris, y a bougrement de chances pour que l'opinion qu'ils débitent soit de la roupie de singe.

Et ça est comme je le dis, foutre !

Y a rien d'aussi dégueulasse et d'aussi misérables que les sacripants qui vous débitent des tripotées de bons conseils à un ou deux sous le numéro.

Tous les chameaux de journaloux, proprios et chieurs d'encre ont tout le temps l'amour du populo à la gueule.

Oh là là, cochon d'amour !

S'ils pistonnent leur candidat, c'est qu'ils y ont un beau bénéf : ça se traite comme l'achat d'un cochon à la foire, — sorti de là, y a plus d'amour !

Et alors, pauvres gobeurs qui coupez dans leurs boniments et votaillez comme ils disent, vous êtes roulés dans les grands prix !

Allez, c'est des exploiters de gros calibre, les journaloux !

A preuve : si un ouvrier est volé par un avoué ou un notaire, trouvez donc un seul journal qui consente à gueuler contre ? Y en a pas un seul ! Pourquoi ? Parce que la presse de province vit des annonces des ventes judiciaires, comme celle de Paris vit d'annonces financières.

Et voilà les jean-fesse qui vont vous dire : « Prenez *Fleur d'Andouille*, c'est le bon ! » et

les autres : « Non, prenez plutôt *Em. Liais*, dit la *Morue Malade*, il vaut mieux. »

Eh bien, alors ?... Eh bien, utilisez plus chiquement votre bulletin de vote, — c'est-à-dire torchez-vous avec. C'est le conseil que vous donne le vieux Peinard, et il est désintéressé, foutre !

Ah malheur, c'est bibi, qui n'a pas le taf de gueuler contre tous les exploiters : il se fout de tous, des bouffe-galette, des exploiters, aussi bien que de leurs défenseurs, les journaloux.

Aussi, vous pouvez lui raconter vos peines... Mais, nom de dieu, assez de chiquet sur ma fiole !

PROCESSION PATRIOTOCARDE

Troyes. — Dimanche, une ribanbelle de patriotards de tout acabit : anciens combattants de ceci ou de cela, gymnastes, pompiers, musiciens, etc., toute l'écume de la gourdifférie, torche-culs en tête, ont baladé leur bêtise dans les rues du patelin. Il s'agissait d'aller déposer des couronnes au pied du moniement élevé à la mémoire des frangins de l'Aube qui se sont fait casser la margoulette en 1870-71 pour le plus grand profit de la classe bourgeoise.

Mossieu le préfet, mossieu le maire, le dépoté tortillard, et autres, ont baragouiné une chiee de postiches sur les bienfaits du patrouillisme.

La veille au soir, vers minuit, un bon fieu avait enjambé la grille qui entoure le monument et y avait placardé quelques numéros du *Père Peinard*. Turellement, la police les a arrachés le lendemain, vers les 8 heures.

A signaler la chouette idoche qu'a eue un riche bougre : le copain a suivi le cortège avec une marmite retournée, couvercle en dessous, — en guise de couronne. Il voulait la coller au pied du monument, mais quelques patriotocards lui ont sauté dessus, et, s'ils avaient osé, ils l'auraient écharpé.

Bonne initiative qu'a eue le camaro : il est toujours bon de foutre du poil à gratter dans les manifestances des jean-foutre de la haute.

SUS AUX ANARCHOS !

Saint-Quentin. — Les roussins ne savent pas quoi inventer pour emmerder les anarchos, nom de diou !

Lundi dernier, c'était la fête au faubourg d'Isle et quelques copains, leur journée finie, ont été y faire un tour, histoire de prendre un peu l'air et de boire une chope.

Un des camaros, Normand, ayant envie de cerises s'en paie pour deux sous : il donne ses deux pétards et se tirait en suçant ses cerises, quand le marchand le rappelle :

— Eh là-bas, votre pièce de quarante sous est fausse !

— Quelle pièce ! répond le copain. Je vous ai donné deux sous.

Deux sergots guignaient le coup ; illico, ils arquepignent Normand et le conduisent au violon. Comme un copain protestait et voulait aller au poste pour savoir ce qui allait se passer, les flics l'ont menacé de le sucrer lui aussi. Y a même eu mieux : le lendemain on a été l'arrêter à sa piôle, seulement il a fallu le lâcher. « faute de preuves », ont dit les roussins.

Pour ce qui est de Normand, on n'a rien trouvé de louche chez lui, — rien ! par la tête d'une épingle. On va le poursuivre, quoique ça, pour émission de fausse monnaie et insultes au commissaire.

En réalité, les vrais motifs de la poursuite, c'est qu'il est anarcho.

Si les gas à la redresse n'y mettent pas bon ordre, ces salopises-là ne sont pas finies. Aujourd'hui, c'est ça, demain ça sera autre chose.

Faut espérer qu'un jour ou l'autre ces maudites bourriques, qui se croient tout permis, trouveront ce qu'ils ne cherchent pas.

Y a pas qu'à Saint-Quentin que des vacherries pareilles arrivent.

Charleville est logée à la même enseigne.

Y a quelques jours, le brigadier des flics, un sale bosco, a fait un procès à un camaro pour ivresse et tapage nocturne, — il était 8 h. 1/2 du soir ! Et le tapage consistait en ce que le copain appelant un ami a crié « hep ! hep ! »

Le roussin a prétendu que ces appels étaient pour le chiner.

La trouducuterie était si espatrouillante que, malgré l'envie de condamner qu'ils avaient, les juges ont acquitté le gas.

LE PLUS GRAND MENTEUX

On a bougrement rigolé l'autre jour au comptoir de l'injustice de **Charleville**, à l'occasion de la condamnation d'une pauvre bougresse à qui un salaud, nommé Thomé, a fait un gosse, grâce à des promesses de mariage.

En bon bourgeois, il a non seulement plaqué le loup et la mère, mais, en outre, il eu a le toupet de poursuivre celle-ci en diffamation, parce qu'elle l'a engueulé salement, — et qu'elle n'avait pas tort !

La pauvre mère a été condamnée à 15 balles d'amende et 25 de dommages-intérêts.

Ainsi, le Thomé lui a monté le job en lui promettant mariage, ensuite il lui colle un chiard, — et au lieu que ce soit lui qui aide à l'élever, c'est la mère qui va cracher 25 balles au salop !

Jusqu'à là, tout ça ne peut que foutre en rogne le plus gourdiffiot, — mais, où ça a été gondolant, c'est quand une bonne bougresse de Nouzon est venue témoigner en faveur de la pauvre mère.

L'avocat bêcheur voulait l'entortiller et lui faire dire des choses fauses.

Ah, nom de dieu, la bonne femme s'est foutue dans une colère. Fallait voir ! Sans s'épater, elle a gueulé à l'avocat bêcheur : « Mossieu, vous êtes le plus menteux de Charleville ! »

Mince de bobine qu'a fait l'enjuponné.

CONTRE-COUP BOURRIQUE

Avignon. — Un baigne dégoûtant, c'est la filature Gamounet.

Le garde-chiourme est un petit crevé de 17 ans, Henri Faure. Quand vient la paye, cette asperge morveuse trouve moyen de rabotter quelques pèlos sur la semaine des pauvres ouvrières.

S'il y en a une qui veuille réclamer, le sale chameau la fait taire lui disant que ça ne la regarde pas.

Turellement, ce petit racaille entend user jusqu'à la gauche du droit de cuissage. Pour ce qui est des vieilles ouvrières il les engueule et les traite de savates ; avec les jeunes il est plus peloteur. Malheur à celles qui l'envoient balader : il leur fait des misères jusqu'à plus soif et les crible d'amendes.

QUI DIT CAFARD, DIT MOUCHARD

Montceau-les-Mines. — Cafard, ... mouchard, ... c'est kif-kif bourriquot !

C'est ce que prouve la *Croix* de Saône-et-Loire.

Pauvre canard ! Il salit tellement les bords des fossés qu'on pourrait croire que son Jésus s'est décroché de la première page pour repiquer au miracle de la multiplication des pains, sous une forme nouvelle : la multiplication des torche-culs.

Turellement, les cafards de la *Croix* fument dur en voyant le vendeur du *Père Peinard* débiter le caneton en douceur, — tandis qu'ils n'arrivent pas à placer leur papier, même à l'œil.

Or donc, un cléricochon de Saint-Vallier dénonce le camaro, l'accusant d'avoir crié contre les cafards un vanne qui ne se trouvait pas dans le numéro de dimanche. C'est tout juste s'il ne dit pas aux juges : « Condamnez-moi ce type-là ! »

Le mouchard ayant accouché de sa vacherie, le jésuite réparait : il accuse le père Pei-

nard d'être le défenseur des francs-maçons, des juifs et des panamistes.

Bougre de porc, tu dois avoir une jolie rautelee de cafards dans la citrouille pour dégouler si bêtement !

Si tu n'avais pas les boyaux de la tête si racornis, tu saurais que bibi tout les cafards, les francs-maçons et les youtres tous dans le même trou à fumier. S'il ne s'agissait que de lever le petit doigt pour couper la chique aux uns et aux autres, — ce serait fait !

Quant à jacasser sur le panamisme et les voleries, tu ferais mieux de fermer ton égout à paroles et à ruminer le proverbe : « Faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. »

Sans aller chercher midi à quatorze heures, je te prouverai quand tu voudras que ta *Croix* est une sacrée caverne de voleurs.

CRAPULERIES DE SINGE

Limoges. — Là, c'est pas les terrassiers qui font le lundi, c'est leurs singes.

Il est vrai que pour ces mufles-là, c'est toute la semaine lundi, — mais cette semaine ça a été plus épatant que les autres.

Vers cinq heures, les terrassiers occupés chemin du Sablard, à arranger la route pour les voitures de 3 ou 4 richards qui perchent par-là, virent arriver leur singe, Bornefort, soul comme une grive. Il se mit à les engueuler de la belle façon et à coller leur sac à ceux qui ne lui plaisaient plus.

Les prolos furent assez poires pour ne pas plus bouger que des gendarmes en pain d'épices, — alors qu'ils avaient en main des pelles et des pioches qui ne demandaient qu'à frotter les fesses de ce cochon.



Mille dieux, c'est rasant de manquer de papier !

Toutes les semaines, je fous de côté des chouettes flambeaux, me promettant de les servir aux camaros.

Ça donne du cœur de savoir qu'on n'est pas isolés, et qu'aux quatre coins de la boule ronde, y a des gas à la redresse qui vont carrément de l'avant.

Hélas, il me faut poser ma chique avant que l'envie m'en vienne, y a toujours un débordement de flanches, le caneton est trop étroit !

**

En **Allemagne**, il vient d'y avoir une foire électorale : les bouffe-galette socialos se sont tellement fait une tête à claques qu'en France c'est à peine si on les prendrait pour des opportunistes.

Ils seront une quarantaine à l'Aquarium de Berlin.

Malgré les couillonades électorales les prolos rouspètent de temps à autre, là-bas. C'est ainsi qu'il y a une quinzaine de jours, à Breslau, un millier de bons bougres ont tenté de piller les magasins. Y a eu une sacrée batterie avec les sergots ; — il a fallu que les troubades s'en mêlent pour foutre les manifestants en déroute.

En **Autriche**, dans les mines de la Bohême, y a une riche grève de gueules noires. Les fistons n'y vont pas avec le dos de la cuillère, nom de dieu !

Le mouvement y est tout à fait anarcho, et les troubades ne maintiennent l'ordre qu'avec bougrement de difficultés. Les capitalos, les grosses légumes de la mine et aussi les larbins de la gouvernance ne vivent plus : ils ont le trac d'être watinés d'un moment à l'autre.

C'est pourtant pas faute de truffards : on en a fourré des quantités dans tous les coins !

En **Espagne**, à Madrid, il vient d'arriver un bien triste malheur : trois zigues d'attaque avaient résolu de bombifier le ministre Canovas. Ils faisaient le poireau devant son palais, quand, patarouf ! on ne sait comment, leur petite marmite a esclaffé.

Le gas qui la portait, Ernesto Alvarez, rédacteur à l'*Anarquía*, a été tué net ; un autre copain a été salement attigé.

Turellement, ça été une occase pour faire des chiées d'arrestations. Outre les deux copains qui accompagnaient Alvarez, y a eu des arrestations par douzaines, — non seulement à Madrid, mais encore à Barcelone.

Si les jean-foutre de la haute espèrent intimider les zigues d'attaque par ces arrestations idiotes, ils se blousent fort.

A preuve, c'est qu'il y a déjà eu du repiquage : l'autre soir, à Séville, une petite marmite a démantibulé la maison d'un richard ; y a trois jours, on en a dégotté une autre au palais de l'Alcazar, avant qu'elle n'esclaffe.

Ça promet !

COMMUNICATIONS

PARIS

— Dimanche 2 juillet, salle Georget, 38, rue Aumaire, soirée amicale pour l'anniversaire de l'exécution de Ravachol.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

— Salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, le samedi 1^{er} juillet, grande conférence publique.

Ordre du jour : L'inquisition bourgeoise. — Le passage à tabac. — La torture officielle. — Révélations sur les crimes commis dans les bastilles modernes, par divers orateurs.

Pour les frais : 20 c. d'entrée.

— Groupe de propagande des V^e et XIII^e arrondissements, Salle Messiez, 127, rue Mouffetard, dimanche, 2 juillet, à 8 h. 1/2 du soir : Soirée familiale au profit d'un camarade victime de la lutte. Prière aux copains de venir faire preuve de solidarité.

Levallois-Perret. — Samedi 1^{er} juillet, salle Mézerette, 86, rue de Gravel, à 8 h. 1/2 du soir, grande réunion publique.

Ordre du jour : Le prix de trois lapins. — Le droit à l'existence. — Les bombes de Levallois.

Les compagnons Tortelier, Bastard, Paul Vincent, Leboucher et Brunet sont invités.

Avignon. — Les réunions du groupe *les Libertaires* ont lieu tous les dimanches à 2 h. 1/2 de l'après-midi, chez Bianqui, cafetier, derrière la gare des voyageurs (Champfleury).

De 3 à 4 heures, communications diverses ; ensuite causerie et chants.

Charleville. — Réunion du groupe des *Sans-Patrie* et du groupe abstentionniste le 2 juillet, à 7 h. du soir, avenue du Petit-Bois, 26.

Chalons. — Réunion du groupe *les Sangliers de la Marne*, le 9 juillet, à 7 h. du soir, au local convenu.

Reims. — Les anarchistes de la ville se réuniront le 2 juillet, en assemblée générale, au local convenu.

Un bourgeois ayant porté un défi à un compagnon viendra discuter à cette réunion. Il y a donc urgence que tous les camarades y assistent.

Grenoble. — Les *Revoltés du Dauphiné* organisent une matinée-conférence familiale pour le 9 juillet, à 2 h. de l'après-midi.

Les camarades désireux de s'instruire de l'idée émancipatrice sont priés de prendre des cartes d'entrée, au prix de 15 centimes, au profit de la propagande, chez les compagnons Cadot, 2, rue du Four ; Guinet, 15, rue St-Laurent ; Kar, rue des Prêtres, 3 ; et Jourdan, au Grand Châtelet.

Les cartes indiqueront le lieu de la réunion.

Troyes. — Tous les camarades sont invités à se réunir samedi sans faute, chez Gervais, chand de vins, rue de la Cité.

Vu l'importance de cette réunion, nous pensons que les camarades qui depuis longtemps abandonnent toute idée de groupement voudront bien s'entendre avec nous, afin de donner plus d'extension à nos idées humanitaires.

Ordre du jour : Location d'un local. — Fondation d'une bibliothèque. — Communications importantes. — Urgence.

Bordeaux. — Groupe la *Vérité*, réunion le jeudi et le samedi, cours Portal, 68, aux Chartrons.

Marseille. — Sous peu va reparaitre le journal l'*Agitateur*, qui a fait de si riche besogne dans le Midi.

Lille. — Réunion tous les lundis soir, au Châlet du boulevard Victor Hugo, 160.

Nouzon. — Réunion du groupe *les Dëshérités* tous les dimanches, à 7 h. du soir, au Comptoir Nouzonnais.

Besançon. — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir.

Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

Cette. — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Avis aux camarades de passage.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du Père Peinard, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

PETITE POSTE

P. Marrommes — D. Toulon — R. St-Quentin — D. St-Clar — B. Limoges — B. Barcelone — D. Calais — S. Nîmes — H. Narbonne — F. Reims — F. Amiens — C. Romanèche — B. Vienne — C. Châlons — V. Vaise — H. St-Nazaire — V. Lille — R. St-Quentin — M. Nonancourt — T. Mézières — P. St-Chamond — G. Constantine — A. Vienne — A. Angers — G. Brest — D. Carmaux — A. et V. Roubaix — B. Rocroy — C. Blois. Reçu galette, merci.

— P. C. reçu « Aux Ouvriers ».

— Gaston Rouen : je n'ai aucune des deux adresses que tu demandes.

— Le groupe de Grenoble demande des nouvelles du compagnon Pintelon. Urgence.

— Le compagnon Colas qui vient de faire huit mois de prison pour la cause et quatre pour son service militaire prévient les camarades avec qui il était en relations avant son arrestation que sa nouvelle adresse est : Colas Claude, 14, rue de la Quarantaine, Villefranche (Rhône). Il demande des nouvelles de Fauvet de St-Etienne et de Serre de Chaumont, à qui il a écrit le 29 mai.

Pour les Détenus. — Collecte au café Pualet, à Terrenoire : Mlle Maquoi, 0.15 — Andrau, 0.15 — Rabataquille, 0.15 — Laricle, 0.20 — Euverte, 0.30 — Lavenir, 0.50. — 1 fr. 45.

Collecte à la réunion de Saint-Ouen du 24 juin, 15 fr. 20.

Pour pousser à la roue de la Sociale. — Un amiche de Pontarlier, 1 fr.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

LA CHANSON DU LINCEUL

GOUALANTE DES TISSERANDS

C'est nous qu'on appell' la canaille,
 Nous somm's à bout, nous somm's fourbus,
 Nous crevons, nous n'en pouvons plus,
 Vaut mieux que not' carcasse s'en aille !
 Avec nos fill's et nos garçons,
 C'est not' linceul que nous tissons !
 C'est not' linceul (*bis*)
 Que nous tissons !

A bas l' patron et la patrie
 Qui nous tienn't sous les barreaux !
 Les contre-maitr's sont nos bourreaux.
 Faut pas qu'on souffre ni qu'on crie !
 Avec nos filles et nos garçons,
 C'est leur linceul que nous tissons
 C'est leur linceul (*bis*)
 Que nous tissons.

Votre armée est notre ennemie,
 Les sergents en sont les geoliers ;
 Nous tisserons sur nos métiers
 Ton linceul, ô vieille Patrie !
 Avec nos fill's et nos garçons,
 C'est ton linceul que nous tissons !
 C'est ton linceul (*bis*)
 Que nous tissons !



All. mod.

f C'est nous qu'on appell' la ca - naille Nous somm's à bout nous somm's four - bus, Nous cre -

sf
 vons nous n'en pou - vons plus. Vaut mieux que not' car cass' s'en aille. A - ve nos fill's et nos gar - çons, C'est not' lin -

cresc. e. rall.
 ceul que nous tis - sons ! C'est not' lin - ceul, c'est not' lin - ceul que nous tis -

cresc. e. rall.

Sans !